

Emilio Sciarrino

jour couché



br

la brune au rouergue

Présentation

Un mouvement protestataire inédit fait événement cette année-là en France. Des manifestants se couchent par terre pendant des heures. Pas de mots d'ordre, pas de revendications, pas de récupération ! Jour couché !

Marco est bien obligé de suivre, il ne voudrait pas passer pour un mec de droite auprès de Marie, sa copine, même s'il préférerait des nuits câlines avec elle. Depuis qu'il a fini sa thèse, il traîne de petits jobs en mauvais plans, tandis qu'elle monte des projets de start-up écolo-responsables. Quant à Jean, son colocataire, il gagne sa vie au poker en ligne, après une école de commerce, en attendant le boulot de ses rêves. Tous trentenaires ambitieux et blasés, pauvres et sexy, drôles et paumés.

Émiettement du travail, déclassement et surqualification, compétition généralisée : ce portrait de la génération précarité séduit par sa pertinence et son humour doux-amer. Une lecture contemporaine des illusions perdues.

Né en Italie en 1988, Emilio Sciarrino écrit en français. Il a reçu le prix du Jeune écrivain en 2006. Son premier roman, La Maladie, a été publié en 2015.

Du même auteur

La maladie, Christophe Lucquin, 2015.

Graphisme de couverture : Olivier Douzou

Photographie de couverture : © Amelie Berton/Millennium Images UK

© Éditions du Rouergue, 2019

www.lerouergue.com

Emilio Sciarrino



jour couché

la brune au rouergue

Prologue

Si vous lisez ces mots, c'est que je ne suis plus là. Ceci est ma démission. Je m'appelle Marco, j'ai trente ans et je suis un raté. Je fais partie de « ceux qui ne sont rien », comme on dit, et le pire, c'est que je croyais avoir réussi ma vie. Au moins, ceux qui ne sont rien, ils le savent. On ne les entend jamais, d'ailleurs. Mais croire qu'on est quelqu'un, et découvrir qu'on n'est rien, c'est perdre deux fois.

Au collège, quand on demandait à mes camarades quel travail ils voulaient faire plus tard, ils répondaient : « Gagner beaucoup d'argent. » Les professeurs, choqués, avaient beau leur expliquer que ce n'était pas un travail, et encore moins un but dans la vie, c'était peine perdue. En fait, ces gamins avaient tout compris. L'ambition de « faire du fric » les guiderait au lycée et dans leurs études supérieures. Pour certains, les plus habiles ou les plus chanceux, elle se réaliserait. Moi, j'étais d'un autre avis. Je voulais faire un travail intéressant, culturel, épanouissant. J'hésitais : artiste, écrivain ou journaliste ? Je ne me préoccupais pas de l'argent. Bref, j'étais un idéaliste.

Il fait nuit. Je marche dans Paris. Demain je devrais prendre l'avion pour rentrer à Rome et voir ma famille. La dernière fois, mes cousins se sont écharpés à propos de la politique. Ils se sont traités mutuellement de fascistes et de populistes, juste pour faire avancer le débat. Cette fois, tout le monde sera triste parce que le projet de revenu universel est tombé à l'eau. Ce sera le grand sujet de conversation. L'autre sujet ? La crise, le chômage, la précarité, bref : ma situation et mon avenir. « T'as trouvé du travail ? » « Non ? Et une copine ? Non plus ? » « Quoi ? Célibataire et au chômage ? Mais qu'est-ce que tu fais à Paris ? Tu devrais rentrer à la maison. »

C'est vrai. Pour survivre dans la capitale, je galère au jour le jour. Mais je ne rentrerai pas. Jamais.

À trente ans, après de longues études, c'est zéro boulot et pas la moindre idée sur mon avenir. Au beau milieu de ma vie, je me retrouve totalement paumé. Un enfer. Ce soir, je n'ai plus rien à bouffer et plus un rond. J'ai décidé d'en finir. Je n'ai jamais supporté l'idée de mourir, mais la vie ne me réussit pas. Au moins, si je me tue, je reprendrai le contrôle. Comme Socrate. Comme Virginia Woolf. Je n'ai pas de pierres dans mes poches pour couler plus vite, mais ce n'est pas grave. Virginia, ma chère Virginia, je te le promets, je ne vais pas me rater. L'eau glacée va m'emporter ; je ne serai plus là pour assister à ma déchéance. Je vais le faire. Je démissionne de la vie, bye.

PREMIÈRE PARTIE
Génération précarité

1. Sorbonne City

Quand je toquai à la porte du bureau de M. Baudon, je sentis une bouffée d'anxiété m'étreindre le cœur. Je ne fis pas attention à la puissante odeur de brocoli qui flottait dans le couloir et vérifiai l'heure sur la montre à mon poignet. J'avais longtemps cherché le bureau, m'égarant dans les couloirs de Sorbonne City, et j'avais quelques minutes de retard.

– Entrez, fit une voix impérieuse.

Baudon m'attendait, assis à son bureau. Il était massif, vêtu d'une veste en tweed, et paraissait étrangement placide. Sa tête au front ample était surmontée d'une houppe blanche.

– Bienvenue, Marco. Asseyez-vous, je vous en prie, et expliquez-moi tout, dit Baudon, en me jaugeant de son regard perçant.

Je lui exposai mon projet de thèse sur les animaux dans la littérature du XX^e siècle, dans l'espoir qu'il accepte de diriger mes travaux. J'essayai d'être clair, mais je trébuchai sur les mots, car Baudon semblait fouiller en silence dans

mon cerveau ; j'avais peur qu'il n'y trouve pas une miette d'intelligence.

Je venais de débarquer d'Italie et je me sentais très intimidé par ce professeur renommé. J'avais étudié à l'université de Rome, *La Sapienza*. Après mon master de lettres, je m'étais rendu compte que l'Italie ne pouvait rien m'offrir dans l'imédiat ; les jeunes y étaient condamnés au chômage. Je décidai de déménager à Paris pour continuer mes études et trouver un travail. Mes parents en étaient très fiers ; ils ne savaient pas que « laisser monter son fils à Paris, c'est l'envoyer à sa perte », comme écrit Balzac quelque part.

Je terminai d'expliquer pourquoi, à mon avis, il était intéressant d'étudier la représentation littéraire des animaux, en me demandant si mes paroles avaient vraiment du sens. Baudon médita un instant, les yeux perdus dans le vague, avant de déclarer sobrement :

– Excellent projet, je défendrai votre candidature pour un contrat doctoral.

Je crus ce jour-là que Baudon m'avait élu dans le cercle des savants et que son avis éclairé me garantirait un brillant avenir. J'ignorais qu'un prof touchait, en plus de son salaire, une prime proportionnelle au nombre d'étudiants qu'il encadrait. Baudon avait absolument besoin de thésards pour accroître son influence et son prestige, pour surveiller ses partiels et corriger ses copies à sa place.

Par l'entremise de Baudon, dont l'autorité était indiscutable dans le milieu, j'obtins un contrat qui m'engageait à écrire une thèse et à donner des cours. Je devais encore découvrir tous les secrets de l'université. Le campus nommé Sorbonne City,

issu d'un conglomérat d'établissements, avait été installé au nord de la région parisienne, dans des bâtiments étriqués et insalubres, aux murs tagués « mort au capitalisme », « un bon président est un président mort », « Sorbonne City of God ». Il y régnait une odeur âcre de sueur et de vieilles baskets. Les étudiants étaient si peu motivés qu'ils séchaient souvent mon cours de méthodologie de la recherche.

Dès que je pouvais, je m'exilais à la BNF, où je passais mes journées. Je m'initiai ainsi à la théorie littéraire et à la philosophie française. Mes lacunes étaient tellement immenses que je m'accordais à peine le temps de déjeuner pour travailler le plus possible. Mais plus je lisais, plus je me rendais compte de l'ampleur vertigineuse de mon sujet. Les animaux, découvris-je, se trouvaient absolument partout. Tous les auteurs majeurs en parlaient. Une vie ne suffirait pas pour épuiser ce sujet. Plus j'avais, plus ma thèse semblait grossir sans limites. Curieusement, Baudon ne m'avait pas prévenu de cet écueil ; il pensait sans doute que je m'en rendrais compte tout seul et que mon égarement même serait salutaire.

Un beau matin, à la sortie d'un cours, je croisai Mme Dubois. Elle avait les joues rouges et le front humide de sueur. Je remarquai les petits trous qui constellaient son pull-over bleu pastel défraîchi et rongé par les mites. Elle sortait d'un cours mouvementé. Parce que ses étudiants renâclaient face aux devoirs, et qu'ils ne voyaient pas l'intérêt de lire en entier *Surveiller et punir* de Michel Foucault, Dubois s'était lancée dans un long sermon, qui se terminait par la phrase suivante : « De toute façon, vous serez tous caissiers chez Franprix. » Or, pendant qu'elle les blâmait, les étudiants l'avaient discrètement

enregistrée avec leurs smartphones ; la vidéo tournait déjà en boucle sur YouTube. Elle avait atteint plusieurs milliers de vues. On trouvait même des remix où, sur un rythme techno, on entendait, répété des dizaines de fois, « De toute façon, vous serez tous caissiers chez Franprix. »

– Dans la société de la défiance, tout délateur passe pour un lanceur d’alerte, ça me fait penser à la sombre période de la collaboration, me disait Dubois d’une voix suraiguë, en épongeant la sueur qui collait ses cheveux grisonnants sur son front.

Le scandale prit de l’ampleur. Les étudiants demandaient le licenciement de Dubois, refusaient d’aller à ses cours, et n’avaient aucune intention de s’excuser. La prof, loin de regretter son emportement, persistait et signait ; elle exigeait le retrait immédiat de la vidéo ; elle prétendait être « de gauche » et vouloir provoquer une « prise de conscience ». En aucun cas, elle n’aurait admis qu’elle avait fait un faux pas, et son obstination même devenait une preuve d’innocence. Les services de YouTube, contactés par la direction de l’université, répondaient invariablement qu’ils n’effectuaient pas de censure sur les contenus. Les enseignants, galvanisés par la polémique, lancèrent une pétition :

Sauvons l’université

Nous, professeurs de Sorbonne City, condamnons solennellement toute tentative d’intimidation à l’égard de notre collègue. Nous exigeons le retrait de la vidéo de YouTube et des autres réseaux sociaux qui nuisent au bon fonctionnement de l’université. Nous déplorons vivement l’action de quelques agitateurs professionnels, infiltrés parmi les étudiants, qui veulent déstabiliser

les enseignants. Une minorité de jeunes radicalisés s'attaquent au principe même du cours magistral. Ils en appellent à la fin de la notation et de la sélection. Face à cette inacceptable subversion des valeurs, nous ferons preuve de la plus grande fermeté. Il n'y aura pas d'examens en chocolat...

J'évitai de signer cette pétition. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise par rapport à mes collègues, qui étaient aussi mes chefs et mes recruteurs. Je faisais tout pour les satisfaire : je surveillais leurs examens, corrigeais leurs copies, retravaillais leurs articles avant publication, finalisais les maquettes de livres et des revues scientifiques, je m'occupais de toutes sortes de tâches, comme faire des photocopies, leur apporter du café, soulever des cartons de livres, remplacer la secrétaire. Quand je n'étais pas à la BNF, je passais mon temps libre au secrétariat, rédigeant ma thèse sur un coin de table, comme pour signaler ma présence et ma disponibilité, dans l'espoir de décrocher un nouveau contrat de travail. J'étais, comme on dit, *proactif*. Enfin, après un labeur acharné, j'achevai ma thèse.

– Mon cher, vous vous êtes bien débrouillé, me glissa Baudon lors du pot qui suivit ma soutenance. Il tenait une flûte de champagne dans une main, un petit four dans l'autre :

– Maintenant, il faut faire des plans pour la suite. Avez-vous pensé à votre avenir professionnel ?

– Je voudrais devenir enseignant-chercheur.

– N'y a-t-il pas d'autres carrières qui vous tenteraient ? m'interrogea Baudon. Je pouvais sentir son odeur de Cologne un peu trop prononcée.

– Non, pas vraiment.

– Hum. Très bien. Bonne chance, alors.

Il me jeta un regard insondable, me serra la main, finit sa flûte de champagne, puis s'en alla.

Désormais j'étais docteur et persuadé d'avoir trouvé ma voie. Pour commencer, je visais un poste de chargé de cours, appelé « attaché temporaire d'enseignement et de recherche » au sein de Sorbonne City. C'était le tremplin idéal pour devenir en fin de compte maître de conférences. Les collègues m'avaient garanti, la main sur le cœur, que ce poste me serait attribué. Après tout, j'avais donné « pleine satisfaction », selon leurs propres termes. Ils devaient juste se réunir en commission pour valider le contrat d'embauche : une formalité en somme.

Quelques jours plus tard, je reçus un coup de fil de Baudon. Sa voix était tendue :

– Je suis absolument navré, Marco, mais vous n'aurez pas de poste. Au dernier moment, Dubois s'est entêtée, elle a voulu qu'on recrute sa thésarde. Certains collègues n'étaient pas d'accord, mais Dubois a semé la pagaille : elle a dit que vous n'aviez pas signé la pétition en sa défense. Vous auriez, d'après elle, soutenu les étudiants. On a dû procéder à une élection à bulletin secret. Ça s'est joué à une voix. Après tout, vous êtes docteur, vous avez plus de chances de trouver un poste ailleurs. Je suis navré. Je vais raccrocher, bien sûr, je ne suis pas censé vous informer. Il ne doit pas y avoir de fuites.

La nouvelle me pétrifia. Ma déception était cuisante, et la froideur de Baudon m'étonnait aussi : ne l'avais-je pas parfaitement servi pendant plusieurs années ? J'avais assisté à tous ses séminaires sans en rater un seul. J'avais géré son site Internet. J'avais fait une traduction qu'il avait signée de son

nom. Pourquoi n'avait-il pas, alors, voulu imposer ses volontés face à Dubois et à ses collègues ? Quelque chose m'échappait. Je devais en avoir le cœur net.

Des effluves nauséabonds de pizza flottaient dans les bureaux des enseignants, qui se trouvaient, avais-je découvert, au-dessus du restaurant universitaire – si l'on pouvait appeler restaurant cette cantine où régnait la même odeur rance que dans les couloirs exigus de Sorbonne City.

Je toquai à la porte.

– Entrez, dit Baudon, d'une voix agacée.

Tapi au fond de son bureau, il tapait furieusement sur son clavier de ses deux index. Il se détourna à peine de son ordinateur quand je m'assis en face de lui.

– Je ne sais pas quoi faire, dis-je, simplement.

Baudon me répondit, sur un ton bougon, sans même lever les yeux de son écran :

– Malheureusement, moi non plus. Les temps sont durs. Regardez, ma traduction des sonnets de Shakespeare vient de paraître en poche, et personne n'en parle dans les médias. Vous vous rendez compte ? Personne. *Nobody*.

Visiblement, ce constat l'accablait de tristesse. Baudon tapa encore quelques mots sur son clavier. Il délaissa enfin son ordinateur pour me regarder droit dans les yeux et me lança :

– Pourquoi n'avez-vous pas signé cette fichue pétition pour défendre Dubois ? Même moi, qui hais les pétitions, je l'ai fait.

– Je n'étais pas d'accord avec son contenu.

– Mais enfin, on ne vous a pas demandé votre avis. Vous deviez signer. Par solidarité professionnelle, vous comprenez ? Car à travers cette polémique stérile, c'est notre position qui

est attaquée. On ne peut pas laisser les étudiants dicter la loi, *quand bien même ils auraient raison.*

Baudon insista sur la fin de sa phrase en scandant bien les mots de sa voix nasale. Je rebondis :

– Dubois a fait courir des rumeurs sur moi, n'est-ce pas ?

– Oh, vous savez, ce qu'on dit, cela importe peu. Comme on disait à Rome, *Verba volant, scripta manent.*

– Ce sont des mensonges inventés de toutes pièces...

– Oui, je sais bien, pensez-vous. Je suis sûr que certaines collègues aimeraient bien être importunées par un jeune homme comme vous... *La calunnia... La calunnia...*

Baudon se mit à chantonner à mi-voix un air d'opéra. Je me demandais s'il ne perdait pas la raison, lui aussi, lorsqu'il me dit :

– Allez donc voir Mélanie Fauvert, qui dirige le Centre de la Recherche. Au fait, méfiez-vous d'elle, elle a été surprise *en pleine action* dans son bureau.

– En pleine action ?

– Oui, elle avait reçu la visite d'un charmant monsieur, et ils n'ont pas pu s'empêcher...

Un éclat de joie égrillarde traversa son regard. Mais il ajouta, sentencieusement, d'une voix glaciale :

– Peut-être qu'elle aura un travail pour vous.

En sortant du bureau, je croisai une collègue ; elle me jeta un regard épouvanté, comme si elle voyait un mort, et me lança un bref « je suis désolée », avant de s'enfuir dans le couloir sombre. Je ramassai les affaires qui traînaient dans mon casier. Je descendis les escaliers, passai devant le réfectoire d'où s'échappait un fumet doucereux. En quittant le campus de Sorbonne City, je compris que je n'y remettrais plus jamais les pieds.

Le Centre de la Recherche se trouvait dans un hôtel particulier du Quartier latin, derrière le Panthéon. Il y flottait un air curieux de désœuvrement. Je m'assis devant le bureau de Mélanie Fauvert et j'attendis. Je passais en boucle les phrases de mon directeur. Comme un poison, elles m'obsédaient. J'étais troublé, je transpirais. Et si la directrice me demandait de tester mes compétences, là, tout de suite ?

Mélanie m'accueillit avec une poignée de main moelleuse. Elle était mince, pas vraiment belle, et avait de grandes dents. Son bureau était coquet, un sofa en velours longéait le mur. Sur sa table de travail, je remarquai un petit chat en plastique japonais qui hochait la tête et la patte.

– Qu'est-ce qui vous amène ici ? demanda gracieusement Mélanie, d'une voix douce et bienveillante. Ses lèvres étaient fines, rouges, et son sourire luisait d'une blancheur éclatante, presque suspecte.

– On m'a conseillé de m'adresser à vous pour un postdoc.

– Quelles sont vos compétences ?

– Disons celles d'un doctorant, enfin, d'un jeune docteur.

J'essayais de me concentrer sur mes propos, mais je la visualisais faisant l'amour sur le canapé.

– L'administration ne vous effraye pas, j'espère ? demanda-t-elle, en croisant les jambes.

– Non, pas du tout, je répondis, en hochant la tête comme le petit chat japonais en plastique sur son bureau.

Ce geste ridicule était censé chasser les pensées troublantes qui m'assiégeaient.

– Le salaire sera le même que pour un doctorant, disons 1 200 pour 35 heures, trancha Mélanie, en décroisant les jambes.

– En fait, mon salaire était de 1 600, ai-je protesté doucement, en continuant de hocher la tête.

– Ah bon ? La bouche de Mélanie s’arrondit, traçant un « o » de surprise, scandalisée qu’un simple doctorant puisse toucher une telle somme.

– Oui, oui. 1 600 avec la charge de cours, ai-je insisté.

– Je ne peux pas aller jusqu’à 1 600, a-t-elle dit, en levant les yeux au ciel, ici il y a beaucoup de gens qui sont payés moins, ils ne sont pas docteurs, certes, mais ils se demanderaient pourquoi vous recevez un tel traitement, disons, *de faveur*. Vous savez, c’est un milieu très délicat, il faut faire très attention, oui, très attention, me glissa-t-elle sur un ton de confiance. Et le boulot n’est pas passionnant. En réalité, on est nombreux ici à avoir d’autres intérêts. Tenez, Yves, le secrétaire, joue de la musique. Il a un groupe qui s’appelle *Merci beaucoup*. Si vous pensez que vous pouvez faire la part des choses, c’est tant mieux.

– J’ai besoin de réfléchir un peu, ai-je soupiré, et j’ai remercié Mélanie.

– 1 200 balles pour 35 heures, tu rigoles, mec, a dit Jean en soufflant la fumée de son joint.

Jean était mon colocataire. C’était grâce à lui que j’avais trouvé mon appartement dans le 15^e : son ancien coloc’ était parti pour bosser en province, il cherchait quelqu’un pour le remplacer, et je suis arrivé au bon moment. Jean avait fait des études prestigieuses dans une école de commerce privée ; cependant, il vivait aux crochets de ses parents en attendant de trouver un travail digne de ce nom dans le consulting, la finance ou n’importe quel secteur où l’on gagnait beaucoup d’argent. Jean voulait tout de suite un CDI à partir de « 50k » (50 000€ par an) ; sans étiquette « junior » (« je ne vois pas pourquoi je serais discriminé à cause de mon âge, j’ai plus de

neurones que les vieux », disait-il). Du coup, il restait chez lui à ne rien faire en attendant de trouver son job de rêve.

– T’es un docteur, pas un smicard, mec, tu vaux mieux que ça, a continué Jean, en distillant sa sagesse.

Il m’a tendu le joint. J’ai inspiré une bouffée profondément.

– Certes, ce n’est pas beaucoup, répondis-je en toussant à cause de la fumée. Mais c’est provisoire. Et il y a des gens chouettes : regarde, ils font même de la musique.

Sur YouTube, j’ai lancé une chanson de *Merci beaucoup*. Dans le clip, deux trentenaires, vêtus de T-shirts colorés, jeans déchirés et Converse, se promenaient sur les rails de la petite couronne, en chantant :

J’t’aime comme t’es, même si t’es pas une superstar

J’t’emmènerai dîner au sushibar

Tu verras avec moi ce s’ra l’éclate tous les soirs

Le tout était accompagné par une boîte à musique qui évoquait les années 80. J’avais du mal à imaginer ces chanteurs travaillant avec diligence dans les petits bureaux du Centre, tant ils semblaient campés dans une longue adolescence impertinente.

– Dis donc, les paroles sont vachement profondes, a murmuré Jean.

– Ah, t’aimes pas ?

– Tu rigoles ? *C’est de la merde, man.*

J’ai soupiré. Jean détestait la musique indie, de toute façon, et il avait horreur des *hipsters*. Avec leur air de faux pauvres, ces privilégiés représentaient à ses yeux le sommet de la décadence occidentale. Jean était plutôt du genre à chanter Orelsan (du rap français) sous la douche, et il lui arrivait d’écouter les Enfoirés en cachette.

– Tu vois, pour un tel salaire, il vaut mieux que tu profites tranquillement du chômage, a expliqué Jean. Franchement, tu toucheras au moins 1 000€ à rien faire, ça ne se refuse pas. Pourquoi te prendre la tête ?

J'ai tiré encore une latte.

Il n'y aurait pas de contrat après ma thèse à Sorbonne City, pas de postdoc au Centre de la Recherche, pas de promotion canapé. Rien du tout. L'ère de l'esclavage était révolue : voici celle de la liberté. Et de la galère.

2. *I want my money back* (Rendez-moi mon argent)

Je partis en vacances sans me soucier de la suite. J'étais sûr de trouver un excellent travail à mon retour. J'avais le chômage en attendant. Quand je rentraï à Paris, cet automne-là, ce fut la belle vie. Je n'économisai ni mon argent ni mes énergies. Je savourai le sentiment de liberté retrouvée. Mes collègues étaient très peu disponibles ; depuis que j'avais été viré, ils évitaient soigneusement de me contacter : pour ma part, je n'avais aucune envie de les voir. En revanche, Jean était le complice parfait. Il avait fait une étude méthodique de tous les bistrotts du quartier. Il avait constitué une liste comparative de leurs offres en *happy hour*. Il savait demander des suppléments de cacahuètes, de pop-corn, et se faire offrir un *shot* par la serveuse.

Il était ravi que je l'accompagne. Il me disait :

– Tu t'es enfin rendu compte que le travail, c'est une arnaque.

– Oui, c'est ça. Mais, malgré ça, si on te donnait la possibilité d'avoir un poste à l'université, tu le prendrais ?

– Tu rigoles ? C’est ennuyeux. Et payé une misère. Non, je suis très bien comme ça.

J’étais étonné par son mélange de paresse et d’ambition. Jean me faisait penser à certains jeunes Italiens qui avaient tout laissé tomber pour rester en famille et à la maison, pour toujours. Je trouvais les Parisiens beaucoup plus ambitieux. Et accros au travail. Ils avaient une façon presque agressive de s’affirmer et ne doutaient pas un instant qu’ils arriveraient à leurs fins. D’ailleurs, les meilleurs réussissaient. Mais à Paris, on savait aussi faire la fête. La consommation d’alcool et de stupéfiants, l’abus de sexe et de plaisirs, la privation de sommeil me semblaient être les corollaires de cette compétition généralisée.

Le vin coulait à flots, les joints tournaient, on se draguait facilement. Je ne savais pas où j’allais, mais j’étais insouciant. Les questions, présentes dans mon esprit, ne m’empêchaient pas de profiter de l’instant. Je pensais que ma vie se passerait comme ça, de verre en verre, de fête en fête. Quand on me demandait « t’as fait une thèse, pourquoi ? », je répondais, sans hésiter : « pour être chercheur et écrivain ». Du reste, je n’étais pas le seul à chérir ce projet. Les soirées où j’allais étaient fréquentées par des aspirants écrivains, des intellectuels en herbe, des gens qui se voyaient bien enseigner à la Sorbonne ou travailler au CNRS.

C’est alors que je rencontrai Marie. Elle faisait une thèse de littérature comparée et avait l’air sacrément perchée. Elle portait une vieille chemise en velours élimée trop grande pour elle et un jeans taille haute qui soulignait la finesse de ses hanches. Elle avait des lunettes Ray-Ban (je découvris plus tard que les verres n’étaient pas gradués, c’était seulement pour se donner

une attitude) et un bandeau sur les cheveux, à la Beauvoir. Elle me parlait de son voyage en Ouzbékistan en vidant une bouteille de bordeaux et en tirant passionnément sur sa cigarette roulée. J'essayai de la faire rire – c'était ma façon de séduire. Nous passâmes toute la soirée à discuter. Avant de la quitter – elle devait prendre le dernier métro – je l'embrassai. Elle me fila entre les mains ; elle ne me laissa qu'un numéro de portable et un arrière-goût de vanille dans la bouche. Je rentrai à pied lentement, en regardant l'aube teinter la ville de rose et de mauve.

Je me réveillai à 10 heures en sentant encore sur moi la douce odeur de Marie. Je fis un café en écoutant la radio, mais je ne pensais qu'à elle. Le journal éruçait des infos sur un ton véhément. En réaction à la nouvelle loi sur le travail, une vague de grèves et de manifestations paralysait la France.

Jean débarqua dans la cuisine, encore tout ensommeillé :

– C'est quoi ce bazar ?

– C'est la révolution, Jean !

– Ah bon ? Quel cirque, grommela Jean. Y a du café ?

Comment pouvait-il être aussi blasé ? La vie politique française récente était pleine de rebondissements, plus passionnante qu'une série Netflix, pensais-je, transporté à l'idée de revoir Marie. Mais je n'avais pas le temps d'en débattre avec lui, j'allais être en retard à mon rendez-vous à Pôle Emploi. J'avalai mon café – il n'y avait rien à manger, tant pis, de toute façon je n'avais pas faim – et me dépêchai de sortir.

Pôle Emploi se trouvait dans un bâtiment gris et austère qui évoquait une prison ou un hôpital. On aurait dit la réalisation d'un architecte stalinien en pleine crise maniaque.

– Donc, si je résume, dit le conseiller de Pôle Emploi d’un ton peu amène, vous êtes docteur.

– Oui.

Redressant ses lunettes un peu tordues, le conseiller me considéra d’un regard clinique, comme un médecin observe avec détachement une tumeur fatale :

– Et vous n’avez donc rien trouvé avec ce *merveilleux* diplôme ?

Je crus d’abord qu’il était admiratif, mais, en fait, c’était de l’ironie.

– En effet. Je suis actuellement sans travail.

– Je comprends qu’avec cette formation un peu spéciale, je veux dire, un peu spécifique, vous avez du mal... Mais êtes-vous sûr d’avoir bien cherché ?

– Oui (j’ai menti).

– Et quels sont les débouchés d’habitude, pour *les gens comme vous* ? (Il voulait dire les docteurs, je suppose.)

– Maître de conférences ou chercheur.

– Vous prévoyez de passer les concours ?

– Oui, au printemps.

– Comment ça, une fois par an ? Et c’est tout ? demanda-t-il, très étonné. Vous allez faire quoi, juste attendre, d’ici là ?

Je haussai les épaules :

– Je crois bien.

– Nous pouvons vous mettre en contact avec Activ’emploi, une entreprise qui vous aidera dans votre recherche... Et quelles sont vos compétences ?

– Mes compétences ?

– Oui.

– Disons que j’ai développé une connaissance des approches théoriques avec une spécialisation dans le domaine

comparatiste européen, expliquai-je, très fier. En particulier, je suis spécialiste des animaux dans la littérature.

– Euh... c'est original.

– Mais je vous assure que je suis très calé dans ce domaine.

– J'en doute pas. Mais bon... Je vais reformuler ma question. Qu'est-ce que vous faites, disons, en tant que docteur ?

– Je lis des bouquins. J'écris des articles.

– Je ne vous ai pas demandé vos hobbies.

– Désolé, c'était mon job, pas mon hobby.

– Eh bien, vous en avez de la chance. Quoi d'autre ? Vous avez enseigné ?

– Oui, j'ai donné plusieurs TD. Théorie littéraire, méthodologie de la recherche académique, analyse sémiotique appliquée aux médias... J'énumérerai les matières abstruses que j'avais enseignées en me demandant moi-même ce qu'elles signifiaient vraiment.

– Alors, voyons. Bon, je vais cocher « organiser l'espace pédagogique », « enseigner les savoirs fondamentaux », et « encadrer des groupes ». Voilà, ça pourrait aller.

– D'accord.

– Maintenant, on va calculer votre ARE.

– Mon quoi ?

Je n'étais pas familier avec les acronymes français.

– Votre ARE : votre Allocation d'aide de Retour à l'Emploi. D'après votre ancien salaire, votre ARE sera exactement de 26,50€ par jour.

– 26,50€, ai-je répété, scandalisé.

Cela faisait à peine 800€ par mois. Si on soustrayait mes 500 de loyer, il me restait 300 pour vivre.

– Oui.

– Mais comment c'est calculé ?

– C'est le site. C'est tout.

Je n'avais rien à ajouter.

– Au fait, je vous conseille de ne pas attendre. Cherchez activement un emploi, a insisté le conseiller. Consultez les sites, les réseaux sociaux, faites de la veille active. Soyez *proactif*.

– Je vais peut-être trouver un petit job, alors, ai-je dit, sans conviction.

– Très bien. Je vous encourage à vous inscrire également aux concours de l'enseignement dans le secondaire, et à bien lire la fiche que voici.

Il me donna un dépliant imprimé sur du papier glacé très coloré, intitulé « La journée parfaite du chômeur ».

Je suis sorti. J'ai voulu prendre le métro, mais la station était fermée à cause de la grève. Le bus ne passait pas non plus. Je suis rentré à pied. Sur le chemin, j'ai croisé le cortège d'une manifestation. « Non au travail jetable, on n'est pas des kleenex », scandaient les manifestants, « travailler moins pour gagner plus ». Quelqu'un m'a donné un tract sur le revenu universel. En tête de cortège, des jeunes en sweats à capuche noirs avançaient, menaçants. J'ai marché rapidement pour éviter de me mêler à eux.

– Je suis devenu pauvre, ai-je dit à Jean, mon chômage est de 26,50€ par jour.

– C'est déjà pas mal, il a répondu.

Jean était encore en pyjama, en train de fumer du shit devant la télé. Je suppose qu'il n'avait pas bougé de la journée. Peut-être qu'il était descendu au Leader Price du coin, sans quitter ce même pyjama, pour acheter de la bière et des chips. Il incarnait vraiment la fureur de vivre de la nouvelle génération.